

René Belletto

Mourir



Extrait de la publication

Mourir

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986
LOIN DE LYON (*Sonnets*)
LA MACHINE
REMARQUES
LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS
RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR
HISTOIRE D'UNE VIE (*Remarques II*)
VILLE DE LA PEUR
CRÉATURE

Chez d'autres éditeurs

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (*J'ai lu*)
LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS
NYLKAN (*Flammarion*, coll. « Textes »)
LIVRE D'HISTOIRE (*extraits*) (*Hachette/P.O.L*)
FILM NOIR (*Hachette/P.O.L*)
LE REVENANT (*Hachette/P.O.L*)
SUR LA TERRE COMME AU CIEL, Grand Prix de Littérature
policrière 1983 (*Hachette/P.O.L*)

Traduction

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HUÎTRE & autres his-
toires (*The Melancholy Death of Oyster Boy &
other stories*) de Tim Burton. Traduit de l'améri-
cain (*Éditions 10/18*)

René Belletto

Mourir

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002

ISBN : 2-86744-857-3

www.pol-editeur.fr

Première partie

UN ANCIEN TESTAMENT

I

OUBLI

Sixte ou La première phrase.

Mille premières phrases, pour ne pas dire toutes, se précipitèrent sous ma plume en un hurlement de suicide collectif.

Ce début de printemps, ma parole, était plus froid que le froid de l'hiver.

Les trois petits étages de l'hôtel de la Vermine et des Rats croupissaient, entassés au fond d'une impasse, dans le XII^e arrondissement de la ville.

C'est là que je mourais.

Ne pas vivre avait eu ma peau. Le fruit était dans le ver. J'avais moins d'une corde à

mon arc, et mis tous mes paniers dans le même œuf.

Avant l'hôtel, je ne me souvenais pas. J'avais oublié. Avais-je si peu vu le monde que je ne m'en souvinsse plus, le monde m'avait-il tant tué que je l'eusse oublié ?

Je ne savais pas.

POUM, LABAM, MORV

Parfois, rôdant la nuit dans les couloirs, traqué par l'insomnie, j'apercevais un pan d'habit disparaissant à un angle. Je me précipitais : le propriétaire. Ce n'était que Luc, Luc M., le propriétaire, errant lui-même, de sa démarche de monstre, dans les couloirs étroits, visqueux et mal éclairés de son établissement maudit. Tiens, Sixte ! Comment allait Sixte ? demandait-il alors. Eh bien, comme il voyait, disais-je. Et lui, comment allait-il ? Eh bien, comme d'habitude, les pieds devant, répondait-il, avec une grimace noyée de salive crépitante qui était sa façon de signifier l'hilarité.

Je ne savais plus que dire. Mais justement, ses plaisanteries semblaient destinées à vous clouer le bec, à vous dominer, à vous mortifier, à vous anéantir. Devant votre silence, il poussait son avantage, il prétendait par exemple avoir été photographe de guerre (il me photographia parfois avec un appareil d'un autre âge qui d'après moi ne contenait pas de pellicule, pour le plaisir de faire clic-clac, d'ailleurs je ne vis jamais de photographies), ou avoir dirigé une maison de repos pour grands malades, la célèbre clinique Les Pieds Devant – célèbre, certes, mais en avait-il été vraiment le directeur? (Il racontait inlassablement sa vie. Je me reprochais de l'écouter, je me trouvais lâche. Mais il faut dire à ma décharge qu'il fut ma seule compagnie pendant l'interminable durée de mon séjour à l'hôtel.) Très bien. Par esprit de conciliation, pour éviter la brouille, pour maintenir l'ombre d'un échange, j'affectais de le croire. Je lui disais qu'il avait de la chance de se souvenir des choses, que moi je luttais sans cesse avec ma pauvre mémoire, par exemple pour savoir si oui ou non j'avais fait partie du POUM,

l'organisation anarchiste espagnole – mais il le prenait mal : il croyait que je l'imitais, que je me rebiffais, que je le moquais ! « Le POUM, répétait-il avec mépris, le POUM ! Eh bien moi, après Les Pieds Devant, j'ai ouvert un laboratoire d'analyses médicales, le LABAM ! Et j'ai fondé une société pharmaceutique de déturgescents nasaux, la MORV ! Le fondateur de la MORV, c'est moi ! » Et il s'enfuyait, les mains sur les oreilles, pour être sûr de ne plus rien entendre et d'avoir le dernier mot.

Un enfant, un misérable enfant.

Ou bien, changeant soudain de ton et de sujet, et faisant allusion à ma présence nocturne dans les couloirs : « Courage, Sixte ! Rien de tel qu'une bonne nuit d'insomnie après une longue journée d'angoisse pour scruter d'un œil toujours plus noir un horizon toujours plus bouché. Quant au café du matin, il faudra s'en passer, je vous avertis, problème de fournisseur », etc.

L'animal !

Musicien hors pair

Une chose pourtant était sans doute vraie dans le flot des discours qu'il me tint : bien que je n'entendisse ni ne visse jamais de violon à l'hôtel, cet homme sans foi ni loi avait été, enfant, un violoniste aux dons prometteurs. Mais, dès l'âge de seize ans, les médecins lui avaient interdit la pratique de son art. Pourquoi, parce qu'il jouait avec trop de fougue, et même de rage. Il se donnait trop à son jeu. Il avait des crises nerveuses, il risquait le pire. Sur scène, on ne distinguait plus l'homme de l'instrument. Certains soirs, il fallait l'opérer pour retrouver le violon.

Il avait fait ensuite des études de médecine et de pharmacie, c'est du moins ce qu'il prétendait.

Le manuscrit trouvé

Mais j'interromps cette première partie de mon récit pour donner une précision que j'aurais

dû peut-être asséner d'emblée : ce qu'on lit est la reproduction mot pour mot d'un manuscrit découvert et dérobé par moi dans une commode de la belle maison que je louai plus tard avec Reine à Madrid. Nous pûmes nous offrir ce luxe grâce à une partie de l'argent destiné à reprendre Armelle M. à ses ravisseurs, et...

Mais attendons.

II

ADIEU

Extrême dénuement

Je ne saurais dire à quel point extrême de dénuement j'étais parvenu, mais j'y étais parvenu. Bravo, Sixte, chapeau bas, genou en terre, me disais-je, tant il est vrai qu'on est toujours l'artisan têtu de son propre malheur, l'incendiaire sournois de son propre bûcher, l'infatigable souilleur de ses propres bottes (à l'hôtel, les derniers temps, on ne voyait plus les bottes), bravo, chapeau bas, genou en terre, front au sol, coups répétés du front contre le sol : mort, Sixte, mais de quoi, donc ? Eh bien voilà, il s'est fendu le front sur le sol dans un élan d'admiration pour la

manière dont il est parvenu à un point de dénue-
ment extrême, à l'hôtel de la Vermine et des Rats,
où il s'était enterré vivant, pauvre, mal nourri,
insomnieux, désespéré, condamné!

Il arrive qu'on croie deviner poindre en soi
quelque chose qui serait soi : il arrivait que germât
en moi l'idée de fuir l'hôtel. Je sors, je marche
droit devant, je finis par trouver un gîte vierge
d'occupants (justement nous étions dans une
période de vacances), je pénètre par effraction, je
m'installe et je n'y suis pour personne. On frappe
à la porte, on crie, on fait donner de la sonnette,
du clairon, du canon, en vain. Mais ouvrez, Sixte!
Est-il possible que vous n'entendiez pas? Très pos-
sible. Non seulement je n'entends pas, mais
encore je n'y suis pas.

Mais si je ne trouve pas de gîte? Comment
vivre dehors dans mon état, aussi couvert d'argent
qu'un crapaud de plumes, aussi peu apte à affron-
ter les dangers du monde qu'un poussin nouveau-
né auquel on a limé le bec et lié les pattes, avant
de l'abandonner dans une jungle profonde à
l'heure où les fauves s'éveillent en rugissant, font

des moulinets de leurs membres antérieurs terminés par des griffes puissantes et s'apprêtent à manger tout ce qui se mange alentour, de manière à tenir jusqu'au prochain somme ?

Une autre question peut effleurer l'esprit : comment Sixte payait-il l'hôtel ? Eh bien, mais il ne payait pas. Il ne payait plus, si toutefois il avait jamais payé. L'autre, le violoniste, le proprio, Les Pieds Devant, le LABAM, la MORV, s'accommodait de sa présence dans l'établissement désert non par générosité (l'hypothèse est plaisante et plonge dans les tranches du rire), mais parce qu'il s'était attaché à son souffre-douleur ! De plus, l'argent, voilà qui lui donnait le prétexte idéal pour le faire bisquer à tout moment, avec des questions papelardes du genre : « Dites-moi, Sixte, c'est bien aujourd'hui que vous me payez ? Je ne me trompe pas ? C'est ce dont nous étions convenus ? » Ou encore, plus âprement malicieux : « Au fait, Sixte, merci, j'ai bien trouvé votre enveloppe. Non ? Mais qui, alors ? Vous êtes seul ici ! Ma parole, j'ai dû rêver ! »

La guerre

Le pire était quand la faim me poussait malgré tout en direction des cuisines. J'étais sûr de trouver Luc près du placard à vivres, la poitrine gonflée de phrases humiliantes concernant le fait qu'il me nourrissait gratis, que je lui mangeais la laine sur le dos, qu'en vérité c'était moi le loup et lui le mouton – ou des phrases de pure méchanceté, sans rapport avec la situation, qui venaient comme un cheveu sur la soupe, comme une perruque soudain jetée à pleine main dans un fond de potage, par exemple sur mon aspect physique – lui qui était laid comme la Laideur –, sur mes cheveux, que selon lui je perdais par poignées (faux ! Ils étaient longs, huileux, pleins de nœuds et blancs de poussière, mais j'en avais toujours plus que lui, il ne pouvait pas dire le contraire. Eh bien si, il disait le contraire, il répondait : mmmmmm, qu'il faudrait les compter, avec une moue d'extrême scepticisme qui le rendait plus hideux encore – lui dont on voyait le crâne en plusieurs endroits, si

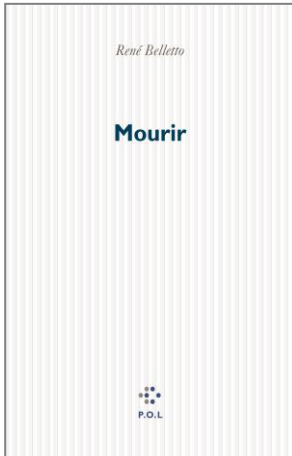
toutefois on pouvait appeler crâne cette membrane palpitante que l'humidité de la cervelle tachait de sombre quand elle s'y collait), sur mon nez trop fort, sur mes oreilles, sur ma façon de marcher, sur tout! Mon nez! Et le sien, de nez? Un nez, cette boursouflure sensible à la seule infection qui l'obstruait? (PDG de la MORV! N'avait-il donc pas conservé un seul échantillon de son déturgescent?) Des yeux, ces abcès saillants qui s'observaient l'un l'autre avec mélancolie? Des oreilles, ces draperies froissées où se perdaient et s'étouffaient les mots que je lui adressais? Une bouche, cette plaie agitée où ses propres mots perdaient pied plus souvent qu'à leur tour, rebroussaient chemin dans sa poitrine et jusqu'au fond de ses entrailles où ils ne parlaient plus qu'à lui-même? Et je ne dis rien de sa démarche, lente, difficile, chaotique, désarticulée, contraint qu'il était par je ne sais quelle maladie du squelette d'exécuter mille contorsions et autant de grimaces pour mettre seulement un pied devant l'autre.

Sa menace habituelle portait sur le café du lendemain. Problème de fournisseur. Fournisseur

négligent. « Ou bien est-ce négligence de ma part ? Je ne sais plus. En tout cas, Sixte, le résultat est là. Il vous faudra demain matin soit courir les rues dans le vent polaire de ce début de printemps, soit vous contenter de l'eau tiède et croupie des robinets, au choix. »

Il mentait : je n'eus jamais à sortir de l'hôtel. Je l'accusais alors de mensonge (surtout qu'il glissait dans son discours d'autres mensonges : il aurait été marié jadis, et père de nombreux enfants!), le ton montait, et il n'était pas rare que nous en vinssions aux coups : « Tiens, attrape! Vlam! Schbloum! Tarapla taraplon! Voilà qui devrait t'engourdir l'entendement, empêcheur de tourner en rond! Flif! Pare un peu ce rude soufflet sur les yeux! Non, non, ce n'est pas la nuit! Attention, gare aux oreilles, maintenant... Là! Essaie de défaire le nœud qui te les lie derrière la nuque. Allez! Et puis tiens, tiens et tiens! Conserve ces deux draps bourrés dans les narines, veux-tu? Merci. Ah, la bouche! Tu peux encore parler? Non, je m'y attendais. Ce ciment prend très vite. S'il te plaît, retourne-toi... voilà...

Achévé d'imprimer en décembre 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1755
N° d'imprimeur : 01-3066
Dépôt légal : janvier 2002
Imprimé en France



René Belletto
Mourir

Cette édition électronique du livre
Mourir de RENÉ BELLETTO
a été réalisée le 30 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448577 - Numéro d'édition : 2576).
Code Sodis : N46471 - ISBN : 9782818010136
Numéro d'édition : 230410.